



## « L'AVARE » D'après Molière

*Avec : Mégane Marchesin (Elise), Colette Teillout (La Commisaire), Laure Vigouroux (Marianne), Francine Xavier (Frosine), Eric Champigny (Harpagon), Aymeric Desport (Valère), Laurent Duffau (Cléante), Roland Herpin-Giret (Maître Simon, Archibald), Michel Le Page (La Flèche), Frédéric Pinat (Maître Jacques).*

*Photos : Guy Bayles ; Affiche : Lise Desport ; Adaptation et mise en scène : Jean-Claude Desport ; Aide technique : Simone Desport, Béatrice et Roland Herpin-Giret ; Paravent : Françoise Paris et Isabelle Pommier*

### **Adaptation de Jean Claude Desport**

**Spectacle présenté par le théâtre de l'ECALÉ de 2014 à 2016**

**Ce texte est libre de droits, merci de mentionner les informations ci-dessus lors de toute utilisation**

Présentation générale :

« L'Avare » est une farce marquée par des coups de gueule, des quiproquos et de grosses plaisanteries. Mais c'est une farce avec des enjeux plutôt âpres. Le personnage principal est le vieil d'Harpagon, cousu d'or mais très avare. Il a la ferme intention d'épouser pour son plaisir personnel une jeune fille bien tendre, qui pourtant est amoureuse de Cléante, le propre fils d'Harpagon. La mère de la jeune fille en question est d'ailleurs prête à la « vendre ». Elise, la fille d'Harpagon aime Valère l'intendant et serviteur de l'Avare, un gaillard qui a bien compris que le meilleur moyen pour s'en sortir, c'est la flatterie. Mais Harpagon souhaite un moment que sa propre fille soit morte plutôt que d'accepter le mariage entre Elise et Valère, qui ne peut que lui coûter de l'argent. Frosine, une entremetteuse rouée, tente d'aider un peu tout le monde, non sans remplir sa bourse. Cléante est prêt à s'endetter « jusqu'à l'os » pour maintenir son train de vie. Et ainsi de suite, c'est à qui trompera le plus son voisin. Quant à Maître Jacques, le valet-chauffeur-cuisinier, celui qui a voulu dire la vérité à tout prix, il ne récolte que des coups de pied au cul.

Et la morale là-dedans, où est-elle ? Espérons qu'au bout du compte, ce sera l'amour qui sera le plus fort, mais le moins qu'on puisse dire est que la vie ne fait pas de cadeau, et que l'argent est le moteur de bien des choses.

Une adaptation pour tout public d'une histoire vieille comme le monde, dont probablement il vaut mieux rire, de peur d'en pleurer.

### Scène 1

Valère : Elise ? Elise ! Ne pleure pas, je t'en prie. Tout à heure, tu disais que tu m'aimes à la folie, et maintenant...

Dis-moi ce qu'il y a. Tu as peur de t'engager ? Tu crois que je t'ai forcée ? C'est ça ?

Elise : Mais non, mais non, je ne te reproche rien. Et je ne me reproche rien à moi non plus. Tout ce que j'ai dit, je le pense, je le sens. Je t'assure, je ne regrette pas. Ce qu'il y a, c'est que je crains de t'aimer trop, beaucoup trop.

Valère : Trop ? C'est pas possible ! Tu me feras pas croire ça, je sais bien que c'est pas vrai. De quoi as-tu vraiment peur ?

Elise : De plein de choses. De ce que va dire mon père, des reproches de la famille et des gens autour de nous. Et puis aussi, on dit que les hommes n'aiment pas qu'on soit trop ... collante, tu vois ?

Valère : Les hommes, les hommes ! Ne généralise pas. Tu peux craindre, je sais pas un accident une maladie. Mais je sais que je t'aime, alors, c'est pas pour te lâcher !

Elise : Il paraît que les hommes disent toujours ça, au début.

Valère : Pas moi ! Tu me crois pas ? Alors tu me jugeras sur la réalité, sur ce que je ferai ! Et je suis certain de te convaincre. Oui, tu jugeras sur pièce ! Y a rien de mieux.

Elise : Gros bêta, je sais bien que tu m'aimes, et que tu seras fidèle.

Valère : Ben alors ?

Elise : Tu comprends pas. Si tout le monde te voyait comme je te vois, ce serait merveilleux. Tout serait résolu. Non, je me trompe, pas comme je te vois, parce qu'il y a des filles qui t'aimeraient, bien sûr. Mais, au moins, si tout le monde voyait ta gentillesse, tout ce que tu fais pour moi, et tes yeux, comme quand tu m'as sortie de l'eau.

Valère : Ben, tu te noyais, il fallait bien faire quelque chose, alors je l'ai fait.

Elise : Tu m'as sauvée. Et après, tu es resté près de moi. Tu aurais pu, je sais pas, dire voilà c'est bon, ça va mieux, adieu et bonne santé, mais... tu es resté, jour après jour. Jusqu'à aujourd'hui. Tu sais, je n'y croyais pas. Et quand tu as dit que tu cherchais un travail de secrétaire, et que tu as demandé à papa s'il n'avait pas besoin de quelqu'un, c'était presque irréal. Demander du travail à Papa, qui est si avare !

Valère : il fallait absolument que je reste, c'est pas compliqué. Et comme ton père avait besoin de quelqu'un, j'en ai profité, c'est tout.

Elise : Et il t'a proposé un salaire... tellement bas, que j'en ai honte.

Valère : Ben oui, il a tenté sa chance. Et j'ai dit oui. C'est vrai que je pouvais pas faire comme si j'avais de l'expérience, j'ai jamais fait ce job. Mais je voulais rester, près de toi...

Elise : En plus, au début, je n'ai rien compris. J'avais cru mourir, je n'en pouvais plus, je pensais à toi, mais de loin, comme dans un rêve. C'est quelques jours après, quand on a pu se parler, j'ai bien vu qu'il y avait quelque chose de plus, de beaucoup plus. Il t'en a fait voir, j'en suis certaine, mais tu es resté quand même. A vrai dire, tu m'as fait un effet ! Je ne croyais pas que c'était possible, à ce point. Tu es un garnement ! Ce qu'il y a, c'est que je ne sais pas comment on va s'en sortir, si on découvre tout. Tu comprends ?

Valère : Ben oui, un gars comme moi sorti on ne sait d'où, avec la fille du patron, c'est pas simple. Et papa Harpagon n'est pas commode. Il pense qu'il est nécessaire de caser sa fille avec un gaillard qui a de l'argent. Enfin, lui ou sa famille.

Elise : Je sais bien.

Valère : Mais ma tendre Elise, comme on s'aime, on va trouver la solution, y a pas de souci. Et puis je vois pas pourquoi je ne retrouverai pas mon père. A ce que je sais, il n'est pas sur la paille, c'est pas de la crotte de chien. Mais quand ? Je ne sais pas. Je devrais recommencer à le chercher.

Elise : Non, je t'en prie, ne pars pas, le principal, c'est que mon père accepte... Il faut que tu t'entendes bien avec lui.

Valère : De ce côté, je suis au maximum. Tous les jours, je suis à ses ordres, à ses petits soins. Et sans me vanter, je crois que je fais des progrès. A son contact je deviens presque philosophe. Tu sais ce qu'il faut pour qu'il soit content ? Premièrement : avoir les mêmes opinions que lui, deux : dire que tous ses défauts sont des qualités, et trois : dire que tout ce qu'il fait est parfait, et même quelquefois que c'est extraordinaire. Au début, j'étais modeste, mais maintenant, j'ai compris : faut charger. Ça a beau être énorme, du moment que je lui passe la main dans le dos, il gobe tout. J'ai l'impression que la flatterie est un moyen terrible pour manipuler les gens. Rusés ou non, tout le monde marche.

Elise : Mon frère aussi peut nous aider. Essaie de te mettre bien avec lui.

Valère : Ça, c'est plus dur. C'est la bagarre entre le père et le fils. Si je suis pour le père, ton frère va m'en vouloir. Je crois que c'est à toi de lui parler. Mais ne lui dis que le strict minimum, c'est assez compliqué comme ça.

Elise : Attention, c'est lui. Je ne sais pas si j'aurais assez de courage...

Valère : Pense à nous, il le faut, tu vas y arriver. Je file, à bientôt.

Elise : A bientôt.

**Scène 2**

Cléante : Tu es seule ?

Elise : Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

Cléante : Un secret, qu'il faut que je t'avoue. Je n'y tiens plus.

Elise : Un secret ?

Cléante : Je suis... Je suis amoureux.

Elise : Amoureux ?

Cléante : Tu sais que je dépends de papa, comme toi. Et je ne voudrais pas... enfin c'est mon père. Je préférerais qu'il soit au courant. Peut-être qu'il y voit plus clair dans la vie, à cause de son âge, tu comprends. Il a plus vécu que nous, il sait comment éviter les pièges des uns et des autres. Du moins, c'est ce que je me dis. Mais je raisonne, et tout ça c'est de la bêtise, parce qu'avec mon cœur, je ne peux pas discuter, je ne peux plus.

Elise : Tu t'es engagé avec celle que tu aimes ?

Cléante : Non, mais je suis décidé. Je t'en prie, ne discute pas, il n'y a rien à y faire.

Elise : Pourquoi je discuterai ?

Cléante : Parce que tu ne sais pas ce que c'est que d'être folle amoureuse, tu pourrais vouloir me raisonner.

Elise : Non. Chacun est fou au moins une fois dans sa vie, et si je t'ouvre mon cœur, tu ne sais pas ce que tu peux y trouver. Au moins dis moi qui est celle que tu aimes.

Cléante : Marianne ? Elle habite le quartier depuis quelques semaines. Je l'ai rencontrée par hasard. Elle vit avec sa mère, qui a l'air malade. Elle la plaint, elle la console avec une tendresse que tu ne peux pas imaginer. Dès le moment où je l'ai vue, si vive, si douce, si bonne, je l'ai adorée. Je t'assure, personne ne peut la voir sans l'aimer, et je voudrais que tu la connaisses pour l'aimer comme je l'aime.

Elise : Hé bien ! Quel volcan ! Tu as ma confiance, tu peux me croire !

Cléante : Et j'ai découvert qu'elles ne sont pas riches. Elles font des économies, mais je crois que ça ne suffit pas.

Alors je les aide autant que je peux, et je trouve cette aventure... extraordinaire.

Elise : Extraordinaire ?

Cléante : Oui, oui, j'y trouve un grand plaisir, un plaisir comme jamais je n'ai connu. Tu comprends ça ? Mais quand je demande à papa un peu d'argent de plus, et qu'il me montre comme il est près de ses sous, je n'en peux plus d'être obligé de cacher tout ça. Des fois, s'il était pas mon père, j'en pleurerais, et parfois, je crois que... je le tuerais.

Elise : Moi aussi, des fois... Heureusement, ça passe.

Cléante : Oui. Mais je trouve qu'il est cruel de nous laisser tirer la langue comme ça. A quoi ça nous servira d'avoir de l'argent dans 15 ans ou 20 ans, alors que c'est maintenant qu'il faudrait qu'il nous aide. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Tout laisser tomber, faire comme si mon cœur était vide ? Je ne peux plus ! Alors, j'emprunte, je m'endette partout où je peux, jusqu'à l'os s'il le faut. Elise, s'il continue, il faudra partir, le quitter, ce n'est plus supportable.

Elise : Tu as raison. Moi aussi, il faut que je te parle

Cléante : Attention ! Tu entends ? C'est lui. Viens, et joignons nos forces.

**Scène 3**

Harpagon : Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas ! Allons, que l'on détaille de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence !

La Flèche : Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense qu'il a le diable au corps.

Harpagon : Tu murmures entre tes dents ?

La Flèche : Pourquoi me chassez-vous ?

Harpagon : C'est bien à toi, pendard, de me poser des questions. Fiche le camp, ou je t'assomme !

La Flèche : Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Harpagon : Tu m'as fait que je veux que tu sortes !

La Flèche : Votre fils, à qui j'obéis toujours, m'a demandé de l'attendre.

Harpagon : Va-t-en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à espionner ce qui se passe. Je ne veux pas avoir sans cesse devant moi un traître dont les yeux maudits me suivent à la trace, dévorent ce que je possède et furètent de tout côté pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flèche : Elle est bien bonne ! Vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous mettez sous clé tout ce que vous avez, et que vous montez la garde jour et nuit ?

Harpagon : Je renferme ce que bon me semble et je fais sentinelle comme il me plaît. Voilà bien un beau mouchard de mes affaires. Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

La Flèche : Vous avez de l'argent caché ?

Harpagon : Mais non coquin, je ne dis pas ça. J'enrage. Je me demande si malicieusement tu n'irais pas faire courir le bruit que j'en ai.

La Flèche : Que vous en ayez, que vous n'en ayez pas, je m'en fiche, puisque pour nous c'est la même chose.

Harpagon : Ah tu raisones ! Je vais te faire entrer ce raisonnement par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois !

La Flèche : Bon, bon, d'accord, je m'en vais.

Harpagon : Holà ! Ne m'emportes-tu rien ?

La Flèche : Quoi ?

Harpagon : Viens, viens, viens plus près, que je te voie. Montre-moi... tes mains !

La Flèche : Les voilà.

Harpagon : Les autres !

La Flèche : Les autres ?

Harpagon : Oui.

La Flèche : Il est fou.

Harpagon : Comment ?

La Flèche : Rien, rien, rien. Les voilà.

Harpagon : N'as-tu rien mis ici dedans ?

La Flèche : Quoi ?

Harpagon : Ces pantalons larges comme des sacs à merde peuvent bien devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, je voudrais que leur inventeur soit pendu.

La Flèche : Mais vous me chatouillez ! Vous mériteriez ce que vous craignez, et j'aurais presque plaisir à vous voler.

Harpagon : Euh ? Tu parles de voler ?

La Flèche : Je dis : vous fouillez partout de peur que je vous ai volé.

Harpagon : C'est ça, oui c'est ça !

La Flèche : La peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Harpagon : Que dis-tu ?

La Flèche : Je dis la peste soit de l'avarice et des avaricieux. C'est clair, non ?

Harpagon : De qui parles-tu ?

La Flèche : Des avaricieux.

Harpagon : Et c'est qui, les avaricieux ?

La Flèche : Des nuls, des rustres, des avars !

Harpagon : Que veux-tu dire ?

La Flèche : Vous croyez que je parle de vous ?

Harpagon : Je crois ce que je crois. Je veux que tu me dises de qui tu parles quand tu dis cela !

La Flèche : Je parle, je parle... M'empêchez-vous de maudire les avaricieux ?

Harpagon : Non, mais je pourrais bien t'empêcher d'être insolent et de jaser. Tais-toi !

La Flèche : Je ne nomme personne.

Harpagon : Je te rosserai si tu parles !

La Flèche : Tant pis pour ceux qui se sentent visés. Je les nique !

Harpagon : Comment ? Te tairas-tu ?

La Flèche : Ah, tenez, voilà une autre poche, fouillez ; fouillez ! Là, vous êtes satisfait ?

Harpagon : Allons, mon ami, rends le moi maintenant.

La Flèche : Quoi ?

Harpagon : Ce que tu m'as pris.

La Flèche : Moi ? Mais je n'ai rien pris du tout !

Harpagon : C'est sûr ? C'est bien sûr ?

La Flèche : C'est plus que sûr !

Harpagon : Alors du balai ! Du balai je te dis ! Et ne reviens pas de sitôt, graine de brigand, sac à patates !

#### **Scène 4**

Harpagon : Diable, ce n'est pas simple de garder de l'argent chez soi, et ceux qui ont placé tout leur argent sont des bienheureux. Quelle histoire pour trouver un bon endroit pour cacher les quelques billets qui me restent. Les coffres forts ? J'ai pas confiance. Ce sont de belles amorces à voleurs, c'est la première chose qu'ils cherchent. Je me demande si j'ai bien fait d'enterrer dans le jardin les 100000 euros qu'on m'a rendus hier. C'est quand même une somme, chez soi, 100000 euros... Qu'est-ce que c'est ?

Cléante : Bèh, c'est nous.

Harpagon : Vous êtes là... depuis longtemps ?

Elise : Non, on arrive.

Harpagon : Vous avez entendu ?

Elise : Quoi ?

Harpagon : Ce que je viens de dire.

Cléante : Bèh, non.

Harpagon : Mais si, mais si !

Cléante : Mais non, mais non !

Harpagon : Comment ? Vous avez les oreilles qui traînent où elles ne devraient pas. Moi, je n'ai rien à cacher. Je disais que je serais bien aise d'avoir 100000 euros chez moi. Voilà, j'en serais... bien aise.

Elise : Sans doute.

Harpagon : Je dois être clair avec vous : j'en serais bien aise, mais, je ne les ai pas.

Cléante : Ça ne nous regarde pas.

Harpagon : Je serais heureux de les avoir. Oui, oui.

Elise : Mais oui, bien entendu.

Harpagon : Ça me ferait vraiment... un grand plaisir, mais un grand, hein ?

Cléante : Je crois que...

Harpagon : Et je serai content content content. Ouais ouais. Et je ne me plaindrais pas du tout.

Elise : Mais tout le monde sait que tu es bien assez riche, papa.

Harpagon : Comment bien assez ? Ceux qui disent ça sont des gratte-joints et des menteurs. Bien assez !

Elise : Ne te mets pas en colère.

Harpagon : Mes propres enfants sont mes ennemis !

Cléante : Si on dit que tu es riche, on est ton ennemi ?

Harpagon : Ben tiens ! Si quelque coquin entend ça, il se dépêchera de monter un plan pour venir me couper la gorge et me faire les poches. Et les dépenses que tu fais –c'est moi qui les paye, ne l'oublie pas- peuvent faire penser la même chose.

Cléante : Les dépenses que je fais ?

Harpagon : Oui ! Avec l'argent que tu portes sur toi, rien qu'en vêtements et en chaussures, il y a de quoi nourrir toute une famille de smicards pendant des mois. Je te l'ai déjà dit, pour être ainsi vêtu, il faut que tu me voles, pour le moins. Ça ne me plaît pas !

Cléante : Te voler ?

Harpagon : Sinon, comment fais-tu ?

Cléante : Je joue ! Aux cartes, au loto, sur internet ! Et comme je gagne, je paye, je paye avec mon argent !

Harpagon : Ah ? C'est malheureux... Oui, si tu gagnes, il vaudrait mieux placer ton argent, auprès de quelqu'un en qui tu aies confiance, par exemple. Je parie que cette veste à franges vaut bien cher. A franges, qu'en as-tu besoin ? Et ce pantalon démesuré, que d'étoffe perdue ! Et ces rubans multicolores, et cette chevelure bariolée, que d'argent dépensé, que d'intérêts que jamais tu ne toucheras.

Cléante : Ouais, t'as raison.

Harpagon : Bah ! Parlons d'autres affaires. *A sa fille* Pourquoi lui fais-tu ces signes ?

Elise : C'est que nous ne savons pas qui parlera le premier.

Harpagon : Hé bien, moi, j'ai à vous parler.

Cléante : De mariage.

Harpagon : Moi aussi !

Elise : Ah !

Harpagon : Qu'y-a-t-il ? Le mot te fait peur ?

Elise : C'est que... Nous ne sommes pas surs d'être d'accord avec ton choix.

Harpagon : Ah ! Ah ! Patience, je sais ce qu'il vous faut à tous les deux, vous ne vous plaindrez pas. Dites-moi, avez-vous vu ces derniers temps une jeune personne appelée Marianne, qui loge non loin d'ici ?

Cléante : Oui, bien sûr.

Harpagon : Et toi ?

Elise : Je l'ai croisée.

Harpagon : Comment la trouves-tu ?

Cléante : Charmante.

Harpagon : Et son aspect ?

Cléante : Charmant.

Harpagon : Et son air, ses manières ?

Cléante : Ah, charmants, adorables.

Harpagon : Ne crois-tu pas qu'il faudrait s'intéresser à elle ?

Cléante : Oh, oui.

Harpagon : Elle ferait une bonne épouse ?

Cléante : Certainement.

Harpagon : Tu crois qu'un mari aurait de la satisfaction avec elle ?

Cléante : Sans doute.

Harpagon : Y a une difficulté : j'ai peur qu'elle ne soit pas bien riche.

Cléante : Papa, la richesse ne fait pas le bonheur.

Harpagon : Tu es bien placé pour en parler ! Enfin, s'il n'y a pas d'argent, il faudra sans doute se rattraper sur... autre chose. Sans doute.

Cléante : Ben... oui.

Harpagon : Alors dans ces conditions, nous sommes d'accord. Tu m'as donné de bons conseils. Voyez-vous, j'ai décidé de l'épouser le plus tôt possible.

Cléante : ...

Harpagon : Hein ?

Cléante : D'épouser...

Harpagon : Marianne, hmmm.

Cléante : Toi ?

Harpagon : Oui, moi. Pourquoi ?

Cléante : Ah, je me sens un peu mal, excuses-moi.

Harpagon : Vas te reposer et boire un grand verre d'eau claire à la cuisine. Hé bien ! Pas plus de vigueur que les poules. Ah ! Ah ! Ah ! Pour ton frère, je pense à une veuve bien pourvue d'argent, et toi, je veux que tu prennes Monsieur Archibald.

Elise : Archibald ?

Harpagon : Mais oui. Tu le connais. Il est encore bel homme, il a seulement 63 ans, et beaucoup de biens.

Elise : Je ne veux pas me marier !

Harpagon : Oui, mais moi je veux.

Elise : Maintenant je me souviens de Monsieur Archibald. Je ne l'épouserai pas.

Harpagon : Je me souviens aussi de lui. Tu l'épuseras, dès ce soir.

Elise : Cela ne sera pas.

Harpagon : Cela sera, ma fille.

Elise : Non.

Harpagon : Si.

Elise : Tu ne pourras pas.

Harpagon : Je pourrai.

Elise : je me tuerai plutôt.

Harpagon : Mais non ! Oooh ! Quelle pitié ! C'est la première fois que tu parles ainsi à ton père.

Elise : Les pères ne marient plus leurs filles comme ça !

Harpagon : Mais enfin, tout le monde m'approuvera !

Elise : Seuls les fous et les menteurs t'approuveront !

Harpagon : Ah ? Voilà Valère, tu as confiance en lui, il me semble. Je vais le faire juge entre nous. Suivras-tu son avis ?

Elise : Je le suivrai.

Harpagon : Bon.

## **Scène 5**

Harpagon : Valère ! Ici ! Il faut que tu me dises qui a raison, de ma fille ou de moi.

Valère : C'est vous, Monsieur, c'est sûr.

Harpagon : Tu sais de quoi nous parlons ?

Valère : Non, mais vous ne pouvez pas avoir tort, c'est comme ça.

Harpagon : Voyons écoute. Je veux lui donner comme époux un homme aussi bon et sage qu'il est riche. Et la coquine me rit au nez et me dit qu'elle s'en moque. Qu'en dis-tu ?

Valère : Ce que j'en dis ?

Harpagon : Oui.

Valère : Hé ! Hé !

Harpagon : Quoi ?

Valère : Dans le fond, je suis d'accord avec vous. Mais pourtant, elle n'a peut-être pas tout à fait tort.

Harpagon : Elle est bien bonne ! Monsieur Archibald est un sacré parti : il est plein aux as, doux, calme, et il n'a plus aucun enfant de son premier mariage. Tu vois l'aubaine : pas d'héritier pour partager le magot !

Valère : Peut-être vous dit-elle qu'il ne faut pas se presser. Il lui faut du temps pour se faire à l'idée, et s'en accommoder.

Harpagon : C'est une occasion ! Et la cerise sur le gâteau, tiens-toi bien, il prend tous les frais du mariage et de l'installation à sa charge !

Valère : Tous les frais ?

Harpagon : Tout !

Valère : Dans ce cas...

Harpagon : J'y gagne un maximum !

Valère : Y a pas de doute. Remarquez, c'est une grande affaire, un mariage. Heureux, malheureux, on ne sait pas, mais on s'engage pour un bout de temps, toute la vie. Du coup, il faut des précautions. C'est sans doute ce qu'elle pense. Hein ?

Harpagon : Tous les frais !!

Valère : Ah ! Ah ! Ah ! Je ris, c'est une situation tellement incroyable. Quand on pense qu'il y a des gens qui disent qu'il faut respecter ce que veulent les filles. Y en a même qui disent que quand il y a de grands écarts d'âge et de sentiments entre les époux, ça risque de tourner mal très vite. Ils ne se rendent pas compte que...

Harpagon : Tous les frais !!

Valère : Oui, oui ! Et tous ces pères qui préfèrent le bonheur de leurs filles, qui pensent à leur tranquillité et à leur plaisir. Comme si on pouvait se passer de l'argent.

Harpagon : Tous les frais. Tous les frais. Ah ! Ah ! Oooh ! Tu n'entends pas ? Un chien qui aboie dans le jardin. Quelqu'un qui en veut ... Ne bougez pas, je reviens tout de suite.

Elise : Arrête de lui parler comme ça ! Il va croire encore plus qu'il a raison !

Valère : Elise, tu sais bien que je si je l'attaque bille en tête, on est fichus. Il faut lui passer la main dans le dos, c'est le seul moyen avec lui. Il a perdu tout son bon sens. On ne peut que lui dire oui, oui, oui, et faire semblant de le soutenir pour mieux le porter où on veut.

Elise : Mais je ne peux pas me marier avec cet Archibald !

Valère : Je sais bien. Ne t'en fais pas, on s'en sortira.

Elise : Il veut me marier dès ce soir. Tu te rends compte ?

Valère : Tu va tomber malade.

Elise : Il appellera le médecin.

Valère : Pas de souci. Si tu fais bien la malade, le médecin dira que tu l'es. C'est son gagne pain, alors.

Harpagon : Ah ! Ah ! Fausse alerte : tout va bien.

Valère : A Elise Ou alors, s'il ne reste que ça, on fiche le camp. *Il voit Harpagon* Hé bien moi, je crois que, dans l'intérêt de vos affaires, vous devez obéir à votre père, il n'y a pas à discuter. S'il n'y a aucun frais, tous les maris se valent, ils sont tous bons à prendre, croyez-moi.

Harpagon : Ah, belles paroles ! Je t'approuve !

Valère : Ah, Monsieur, vous êtes là. Excusez-moi, je parle un peu vivement, mais...

Harpagon : Ne t'en fais pas, c'est bien. Et je serais content que tu prennes sur elle un pouvoir...le plus grand possible. Oui, oui, tu m'entends, ma fille, écoute le, et fais tout ce qu'il te dit, parce qu'il a raison.

Valère : Permettez, Monsieur. Je vais en parler un peu plus avec elle, il y a des points de détail que nous devons régler avant ce mariage, pour qu'elle ne fasse pas de gaffe.

Harpagon : Ah ! Ah ! Avec plaisir !

Valère : Il faut qu'elle sache parfaitement son rôle.

Harpagon : Bravo ! Tu es vraiment... un bon garçon !

Valère : Vous avez de la chance d'avoir un père aussi honnête que le votre. Il sait ce que c'est que la vie, il sait que l'argent est précieux, plus que tout, si on veut s'en sortir. Si Monsieur Archibald garantit qu'il n'y aura pour votre père aucun frais, ça tient lieu de jeunesse, d'honnêteté, de beauté, de force et de sagesse.

Harpagon : Ah ! Je t'aime comme si tu étais mon fils ! Mais, tout de même, n'en fais pas trop, s'il te plaît. Ah ! Ah ! Ah !

**Scène 6**

Cléante : Mais bon sang, où étais-tu ?

La Flèche : je vous attendais ici, mais votre père m'a chassé.

Cléante : Comment va notre affaire ? Ça devient urgent, j'ai découvert que mon père est mon rival.

La Flèche : Votre père, amoureux ?

Cléante : Oui. Quand j'ai appris ça...

La Flèche : Mais qu'est-ce qui lui prend ? Il se moque du monde. L'amour n'est pas fait pour des types comme lui. Et vous n'avez rien dit ?

Cléante : Je ne peux pas. Tu sais bien qu'il faut d'abord que je sache où on en est. Alors, parle !

La Flèche : Ma foi, je vois bien que ceux qui doivent emprunter sont des malheureux. Il faut courber l'échine pour obtenir quelque sous.

Cléante : C'est foutu ?

La Flèche : C'est pas ça. Le courtier est un bon, et vous lui avez plu, c'est déjà pas mal.

Cléante : J'aurai les 15000 euros dont j'ai besoin ?

La Flèche : Oui, mais il y aura certaines petites conditions. Si vous acceptez...

Cléante : Est-ce qu'il t'a dit qui prête l'argent ?

La Flèche : Vous plaisantez ? Le prêteur se cache encore plus que vous. Ce sont des mystères plus grands que vous ne pensez. Mais bon, il veut vous rencontrer aujourd'hui. Il faudra lui dire qui vous êtes. Je suis persuadé que quand il saura le nom de votre père, ça rendra les choses faciles.

Cléante : Et en plus, il y a tout l'argent qui me revient depuis le décès de ma mère.

La Flèche : Je sais tout ça. Ecoutez-moi plutôt, voilà quelques unes des conditions qui vous faudra accepter. « Quand que le prêteur se sera assuré que l'emprunteur est majeur, qu'il est d'une famille financièrement solide, et non endettée, l'acte sera fait devant un notaire choisi par le prêteur. »

Cléante : OK. Rien à dire.

La Flèche : « Le prêteur ne donne son argent qu'à 4,5%. »

Cléante : 4,5% ? C'est très honnête.

La Flèche : Ouais, ouais. Ecoutez ça : « Mais comme le prêteur n'a pas actuellement la totalité de la somme demandée, il est contraint, pour faire plaisir à l'emprunteur, d'emprunter lui-même, mais à 15%. Par conséquent, l'emprunteur devra payer l'intérêt de ce second emprunt. »

Cléante : Quoi ? Mais c'est quasiment de l'escroquerie !

La Flèche : C'est certain, c'est ce que j'ai dit. Il faudrait dire non.

Cléante : Mais non. J'en ai besoin, je suis coincé, il faut dire oui.

La Flèche : Hé oui, c'est ce que j'ai dit.

Cléante : Il y a encore quelque chose ?

La Flèche : Ouais, un petit truc. « Des 15000 euros, l'emprunteur ne touchera en argent que 10000. Le reste sera sous forme de vêtements et de bijoux dont la liste est jointe, et qui sont de la meilleure qualité. »

Cléante : Va-s-y.

La Flèche : « Un lit de 120, avec un entourage en point de Hongrie, sur un fond de tissu couleur olive, 6 chaises, un tapis assorti au lit et un ciel de lit en tissu de luxe rose avec des franges de soie violette. »

Cléante : C'est quoi un ciel de lit ?

La Flèche : Un baldaquin, un truc en forme de tente, comme au-dessus des lits des rois. Vous voyez ?

Cléante : Je vois que me fiche totalement de ce ciel de lit, qu'est-ce que j'en ferai ?

La Flèche : « Plus une tapisserie pour les murs, représentant un berger et une vache brune au regard doux. »

Cléante : Une tapisserie avec une vache ?

La Flèche : Oui. « Plus une grande table en noyer, avec des rallonges et 6 petits tabourets assortis adaptés à la taille des petits enfants. »

Cléante : Mais quels petits enfants ?

La Flèche : « Plus 3 fusils anciens usagés, avec des crosses en chêne taillées en têtes de loups, pour la décoration. Plus un attirail comprenant casseroles, récipients en fonte et en verre et réchauds à gaz, si l'emprunteur veut se lancer dans la distillation. Plus une guitare sèche à laquelle il ne manque que deux cordes. Plus un jeu de dames, un jeu de l'oie, un jeu de jaquet. »

Cléante : De quoi ?

La Flèche : « Plus une peau de lézard vert aux yeux jaunes des Andes bien empaillé pour suspendre au plafond, plus une photo dédicacée d'Elvis Prestley sur son lit de mort, garantie authentique, avec son empreinte digitale, plus une



caisse de 10000 billes de verre comme autrefois, et plusieurs centaines de bulles de savon multicolores. Le tout pour un prix loyalement évalué à 9000 euros, mais rabaisé à 5000 pour faire plaisir à l'emprunteur. »

Cléante : Quel rat ! Qu'il crève de proposer une usure pareille ! Non seulement il me colle aux fesses un intérêt invraisemblable, mais en plus il veut que je prenne ces saletés qui me rapporteront une misère. Chien et fils de chien ! Il me tient, ce scélérat, le poignard sur la gorge !

La Flèche : Il est vrai que j'ai l'impression que nous sommes mal barrés.

Cléante : Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où j'en suis à cause de mon père. Et on s'étonne que j'ai envie de le tuer !

La Flèche : Il faut avouer que votre père répugnerait à n'importe qui, même aux pires. Et pourtant je m'y connais en brigands de toutes sortes. Moi, je ne le tuerais pas, mais c'est le genre de personne qui pousserait au vol, y a pas de doute.

### Scène 7

Maître Simon : Oui Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Il est très gêné, alors il acceptera tout ce que vous demandez.

Harpagon : Mais êtes-vous certain que c'est sans risque ? Vous êtes-vous renseigné sur sa famille ? Est-ce qu'ils pourront payer à sa place s'il ne rembourse pas ?

Maître Simon : La personne qui me l'a adressé m'a dit qu'il n'y avait aucune crainte à avoir. Sa famille est très riche, il n'a plus de mère, et s'il le faut, il s'engage à ce que son père meure dans les 8 mois.

Harpagon : Ah ? Pas mal ! Alors, par charité, je vais lui faire plaisir.

Maître Simon : De toute façon, vous allez le voir et lui parler, vous jugerez par vous-même. Ah, Monsieur La Flèche, vous voilà avec votre client ? Je ne vous attendais pas si tôt. *à Harpagon* Je vous garantis que ce n'est pas moi qui leur ai indiqué votre nom et votre adresse *A tout le monde* Hé bien, c'est l'occasion de vous expliquer ensemble, nous savons tous être discrets.

Harpagon : Comment ?

Maître Simon : Monsieur est le jeune homme qui a besoin de 15000 euros.

Harpagon : Quoi ? C'est toi ? Salopiot ! Tu te mets dans des affaires honteuses comme ça !

Cléante : Papa, l'escroc, c'est toi ?

Harpagon : Et tu ne comprends pas que tu va te ruiner dans des manœuvres de ce genre ?

Cléante : Et toi c'est avec ça que tu t'enrichis ?

Harpagon : Ah ! Fiche-moi le camp, je ne veux plus t'entendre, ni te voir !

Cléante : Et toi, tu oses te montrer à tout le monde, tu dis que tu fais des affaires ! Ah, oui, quelles affaires !

Harpagon : Et en plus, tu me donnerais, moi, en garantie de ta débauche, alors que je me suis depuis toujours saigné aux quatre veines pour toi et ta sœur !

Cléante : Ah, tu peux parler, maintenant je comprends. Tu n'as qu'un désir : amasser, amasser de l'argent, toujours plus d'argent. Et monter des magouilles, extorquer des intérêts exorbitants. Et tu oses prétendre que c'est pour notre bien ?

Harpagon : Ôte-toi de mes yeux, brigand, ôte-toi de mes yeux, prends garde, je ne me contrôle plus !

Cléante : Qui est le plus criminel, à ton avis : celui qui achète de l'argent dont il a besoin pour survivre, ou celui qui vole un argent dont il n'a aucun besoin ?

Harpagon : Ôte-toi de mes yeux, je te dis ! Sinon !! *Cléante sort* Je crois qu'il est temps d'aller voir mon argent.

### Scène 8

La Flèche : L'aventure est drôle. Frosine, qu'est-ce que fais là ?

Frosine : Ce que je fais partout : je me rends serviable aux gens. Pour nous qui n'avons pas la richesse, il faut la ruse pour nous en sortir.

La Flèche : Tu as des choses en train avec le patron de la maison ?

Frosine : Ouais. Quelques unes, j'espère en tirer profit.

La Flèche : Alors là, tu seras bien fine si tu y arrives, ici, l'argent est fort cher.

Frosine : Il y a des services qui peuvent être précieux.

La Flèche : C'est que tu connais mal Harpagon. C'est le moins humain de tous les humains, le mortel le plus dur de tous les mortels. Il ne peut rien lâcher, c'est plus fort que lui. Si tu veux qu'il te flatte, qu'il te couvre d'estime et d'amitié, en paroles, pas de souci. Mais il n'y a rien de plus sec et de plus froid que tous ses beaux discours, et il y a 3 mots qu'il ne prononce jamais : Je te donne. Même à ses enfants quand ils étaient petits, il ne leur donnait pas la main, il la leur prêtait.

Frosine : C'est que je sais l'art de traire les hommes et de leur chatouiller le cœur là où il est sensible.

La Flèche : Je te défie de l'attendrir, celui-là ! On pourrait crever qu'il ne lèverait pas le petit doigt. Il n'aime rien d'autre que l'argent, et la seule vue de quelqu'un qui lui en demande peut lui donner des convulsions. La personne devient aussitôt son ennemi mortel, il craint qu'elle lui arrache les entrailles et lui dévore le cœur. Oh, il revient, je te laisse.

### Scène 9

Harpagon : Tout va bien. Ah, Frosine, te voilà.

Frosine : Oooh ! Mon Dieu ! Quel visage ! Quelle mine !

Harpagon : Qui ? Moi ?

Frosine : Jamais je ne vous ai vu si frais et si rose. Jamais vous n'avez été si jeune. Il y a des jeunes gens de 25 ans qui sont plus vieux que vous.

Harpagon : Pourtant j'ai 60 ans passés.

Frosine : 60 ans ? Ce n'est rien ! C'est la fleur de l'âge ! Vous entrez dans la meilleure période de la vie.

Harpagon : Ouais, mais j'aurais 20 ans de moins que je m'en porterais mieux.

Frosine : Vous n'en avez pas besoin. Vous vivrez jusqu'à 100 ans !

Harpagon : Tu crois ?

Frosine : Oui, je vois ici entre vos yeux une marque qui ne trompe pas, c'est le signe de la bonne santé !

Harpagon : Ah oui ?

Frosine : Sans aucun doute. Et regardez votre ligne de vie, pareil !

Harpagon : Ah bon ?

Frosine : Attendez, c'est incroyable, elle est... Vous irez jusqu'à 120 ans !

Harpagon : C'est pas possible ?

Frosine : Il faudra vous assommer, vous enterrer vos enfants et vos petits enfants

Harpagon : Ah ? Hé bien, tant mieux ! Mais dis-moi, comment va notre affaire ?

Frosine : Puisque vous me l'avez confiée, tout va pour le mieux. Les mariages, je m'y connais. J'ai parlé de vous à la mère comme à la fille. J'ai dit à la mère que, à voir passer Marianne sous vos fenêtres, vous avez maintenant dans le cœur un doux sentiment pour elle.

Harpagon : Et alors ?

Frosine : Elle est très heureuse. Je lui ai dit que vous souhaitiez le mariage pour ce soir. Elle est d'accord.

Harpagon : Ecoute, Frosine, je dois inviter ce soir Monsieur Archibald, et Marianne devra être présente elle aussi.

Frosine : Parfait, elle doit voir votre fille cet après-midi, elle viendra après.

Harpagon : Bon travail ! Dis-moi, Frosine, est-ce que sa mère a bien compris qu'il faut qu'elle fasse un effort pour ce mariage, qu'elle mette un peu la main au portefeuille ? Je ne peux pas épouser Marianne sans qu'elle me donne quelque chose.

Frosine : Mais enfin, elle vous apporte 50000 euros chaque année !

Harpagon : 50000 euros ?

Frosine : Mais bien sûr ! Tout d'abord, très peu de frais pour les repas : elle n'aime que la salade, le lait, les fromages et les pommes du Limousin. Donc pas besoin de repas de fête deux fois par semaine, ni de réceptions coûteuses chaque mois comme pour les autres femmes de votre milieu. Vous économisez 25000 euros, au bas mot. Ensuite, pour les habits, elle est habituée à la plus grande simplicité, pas de bijoux, pas de robes du soir, pas de parures. Hé, tiens, elle ne sait pas ce que c'est, elle n'en a jamais eu les moyens. Et pas besoin non plus de mobilier de prix. Vous gagnez encore 25000 euros. Elle ne boit pas, elle ne fume pas, ne joue pas, aucun vice. Je connais très peu de femme comme ça, c'est une économie de 15000 euros par an. Mais, soyons strict, faisons une estimation moins favorable : disons 20000 pour la nourriture, 20000 pour les parures et 10000 pour le reste, voilà nos 50000 !

Harpagon : Oui, oui, mais ça n'a rien de réel.

Frosine : Pardon, parce que vous pensez qu'une grande sobriété, aimer la simplicité et détester les vices ne sont pas de cadeaux suffisants pour un mariage ? Réfléchissez, vous ferez chaque année une semblable économie ! Chaque année !

Harpagon : Tu plaisantes. Il faut absolument que je touche quelque chose !

Frosine : Monsieur, faut-il vous faire un dessin ? Vous savez bien que vous toucherez, à votre plaisir !

Harpagon : Ah oui, oui, c'est vrai. Tu sais, Frosine, ce qui m'inquiète, c'est son âge. Les jeunes, ils aiment les jeunes. J'ai peur qu'avec moi, il n'y ait quelques difficultés, quelques petits désordres physiques...

Frosine : Ah, j'allais vous le dire : elle déteste les jeunes gens, elle n'apprécie que les personnes mûres.

Harpagon : Ah bon ?

Frosine : Mais oui. Nous en avons parlé. Elle ne peut pas sentir les jeunes hommes. Pour elle, il n'y a rien de plus beau qu'un vieillard, avec une grande barbe. Les plus vieux sont les plus charmants. Dans votre cas, au vu de votre santé florissante, ne vous amusez pas à faire le jeune. 60 ans, c'est le minimum acceptable pour elle. L'an dernier, elle était prête à se marier, mais elle a tout rompu quand elle a su que le gaillard n'avait que 56 ans. Elle s'en est doutée en négociant le contrat de mariage, parce qu'il n'avait pas besoin de lunettes !

Harpagon : Ah bon ?

Frosine : Oui, au moins 60 ans, et des lunettes !

Harpagon : Ah ? Des lunettes ?

Frosine : Bien entendu.

Harpagon : Remarque, si j'étais une femme, moi non plus je n'aimerais pas les jeunes hommes.

Frosine : Ben tiens. Ce sont tous des morveux, des prétentieux, ils n'ont pas de parole, et le plus souvent pas un sou.

Harpagon : Oui, il faut être bien folle pour les aimer. Ces blondinets, ce ne sont pas des hommes !

Frosine : Je le dis tous les jours. Avec leur barbe mal rasée, leurs baskets, leurs pantalons débraillés et déchirés, leurs chevaux hérissés sur la tête. Ah ! Ils me répugnent. Ce n'est pas comme vous. Voilà un homme ! Bien bâti, jovial, ouvert, propre à prêter de l'amour, pourvu qu'on le lui rende.

Harpagon : Tu me trouves... bien ?

Frosine : C'est vrai que je ne suis pas de votre monde, mais j'y vois clair : vous êtes beau ! Voyons, tournez-vous, s'il vous plaît. Marchez. Parfait, parfait ! Voilà un corps agréable, bien délié, souple et libre. Un rêve !

Harpagon : Hé oui, Dieu merci. Il n'y a que ma toux par moment qui me gêne.

Frosine : Ce n'est rien, c'est un charme de plus quand vous toussiez.

Harpagon : Dis-moi, Marianne ne m'a pas encore remarqué, comme ça, en passant ?

Frosine : Non. Mais tous les jours nous parlons de vous. Et elle a senti toute votre bonté. Elle n'attend que d'être votre femme, c'est son vœu le plus cher.

Harpagon : Merci, Frosine, merci.

Frosine : Monsieur, j'ai une demande à vous faire. J'ai engagé dans ce travail pour vous une certaine somme, c'est une avance que j'ai faite. Pourriez-vous me régler ? Ah, comme vous lui plairez. Votre tournure, vos vêtements rétro, vintage. Elle sera folle de vous !

Harpagon : J'en suis ravi, tu peux me croire !

Frosine : Voyez-vous, il faut bien que je vive moi aussi, alors réglez moi ce qui était prévu. Hier soir, quelle joie j'ai vu dans ses yeux à l'idée de conclure ce mariage, vous pouvez pas savoir !

Harpagon : Oui, Frosine, j'ai bien des obligations envers toi.

Frosine : Alors, donnez-moi ce petit secours, vous m'aidez.

Harpagon : Bon, parfait. Alors, je vais préparer tous les papiers dont nous aurons besoin ce soir.

Frosine : Je ne vous en parlerais pas si je n'étais un peu gênée en ce moment.

Harpagon : Et n'oublie pas que le repas sera à 21h, pas plus tard.

Frosine : Alors simplement une partie, pour que je puisse manger et rester propre.

Harpagon : Ah ! Ah ! Ah ! Oui, tu as raison, mais tu trouveras bien quelque chose dans les restes de la cuisine, ce soir, n'est-ce pas ? Et demande-leur un bout de savon pour ta toilette. Ne t'en fais pas, je suis là, je sais apprécier ton travail, mais il faut que j'y aille. Allez, je compte sur toi.

Frosine : Ah ; le sale type ! Que la fièvre te prenne et que la lèpre et la peste te rongent les testicules. Tu ne veux rien lâcher, mais on se retrouvera, compte sur moi.

### **Scène 10**

Harpagon : Vous êtes tous là ? Bon. Nous allons préparer ce dîner. Maître Jacques, vous commencerez par nettoyer partout. Comme d'habitude, en prenant soin d'avoir la main légère. Il ne s'agit pas d'user les meubles et les tapis. Pendant le repas, vous ne donnez à boire que si l'on a soif et si l'on vous demande plus d'une fois, et en priorité de l'eau. Compris ?

Maître Jacques : Le vin pur monte à la tête.

Harpagon : Exact.

Maître Jacques : Monsieur, je ne pourrai pas faire le service avec ces vêtements.

Harpagon : Oui, tu prendras tes habits de service au dernier moment.

Maître Jacques : Mais vous vous souvenez qu'il me faut une veste neuve, celle que j'ai est tachée. Et le pantalon est troué par derrière, à tel point qu'on me voit le...

Harpagon : Ah, non ! Encore ! Pour la veste emprunte-s-en une, et pour le pantalon, marche toujours en faisant face aux convives, je te l'ai déjà dit, c'est pourtant simple ! Et toi, Elise, je te charge de veiller à ce que les plats arrivent au

bon moment. Et n'oublie pas que tu seras avec Marianne cet après-midi. Ne vous attardez pas, il y a du travail ici. Tu m'entends ?

Elise : Oui.

Harpagon : Quant à toi, Cléante, je veux bien te pardonner l'histoire de tout à l'heure, mais je te prie de faire un bon accueil à Marianne.

Cléante : Moi, désagréable avec elle, et pourquoi ?

Harpagon : Pourquoi ? Parce qu'en général les enfants n'aiment pas les belles-mères. Mais, si tu veux que le petit problème de tout à l'heure soit complètement oublié, il va falloir être trèèèèè aimable avec elle. Je me fais bien comprendre ?

Cléante : Ça, qu'elle devienne ma belle-mère, ça me fait pas plaisir. Mais pour être trèèèèè aimable avec elle, d'accord.

Harpagon : J'espère. Ah, maître Jacques, j'oubliais quelque chose.

Maître Jacques : A qui voulez-vous parler, au cuisinier, au chauffeur ? Je fais les deux, en plus du reste.

Harpagon : Au cuisinier. Dis-moi, il est souhaitable que le repas soit impeccable.

Maître Jacques : Pas de problème si j'ai ce qu'il faut.

Harpagon : Ce qu'il faut ?

*Maître Jacques fait signe que c'est de l'argent.*

Harpagon : Mais vous n'avez tous que ce mot là à la bouche : de l'argent, de l'argent, de l'argent, et encore et encore ! Je n'en peux plus ! Tu m'entends, je ne peux plus supporter ça !

Valère : Tu vois ce que tu fais ! Toujours des impertinences ! Bien manger avec de l'argent, nous savons tous que c'est facile. Mais ce qu'il nous faut, c'est bien manger avec suffisamment d'argent *il fait un geste montrant que le suffisamment est en fait très peu*

Maître Jacques *en refaisant le même geste* : Bien manger avec... suffisamment ?

Valère : Oui.

Maître Jacques : Ah, oui. Alors, cher Monsieur, je serais très heureux de savoir comment vous faites, et le mieux est que vous preniez mon emploi.

Harpagon : Silence tous les deux ! Combien faut-il ?

Maître Jacques : Voyez avec Monsieur, il sait faire beaucoup avec très peu, c'est un miracle.

Harpagon : Je te conseille de me répondre.

Maître Jacques : Combien serez vous à table ?

Harpagon : 8 ou 10. Mais tu ne prendras que pour huit. S'il y a pour huit, il y a pour dix.

Valère : C'est clair.

Maître Jacques : Hé bien, il faut plusieurs amuses-gueules

Harpagon : Ah !!!

Maître Jacques : Des potages savoureux, deux entrées.

Harpagon : Ah !!!

Maître Jacques : De bons rôtis bien gras, et du poisson froid.

Harpagon : Non ! Non ! Il veut me ruiner !!!

Valère : Mais vous voulez faire crever tout le monde avec votre mangeaille ! Ne savez vous pas que les médecins recommandent de manger bien, mais peu ?

Harpagon : Il a raison !

Valère : Apprenez qu'une table peu garnie est une garantie de savoir vivre, tous les grands chefs vous le diront. Ce n'est pas la quantité qu'il nous faut, c'est la qualité : il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.

Harpagon : Oh, que c'est bien dit ! Il faut que je t'embrasse ! Jamais de ma vie je n'ai entendu meilleure chose. Il faut vivre pour manger et non pas manger pour... Non, non, non non, ce n'est pas ça. Redis-le moi.

Valère : Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.

Harpagon : Que c'est beau ! Hmmm ! Je t'aime !

Valère : Je m'occuperai du menu, Monsieur, faites-moi confiance.

Harpagon : D'accord, fais au mieux.

Maître Jacques : Parfait, débrouillez vous.

Harpagon : Et maintenant, le chauffeur.

Maître Jacques : A vos ordres.

Harpagon : Tu prépareras la voiture pour...

Maître Jacques : Quelle voiture ? La vôtre, la pauvre vieille, elle n'est plus en état de faire un kilomètre.

Harpagon. Quoi ? Mais je ne m'en suis pas servi depuis... longtemps.

Maître Jacques : Heureusement ! Les pneus sont lisses, l'embrayage est mort, les freins vivent leurs derniers instants, vu que vous n'avez pas voulu faire ni les achats ni les réparations nécessaires.

Harpagon : Enfin, ça suffira bien pour aller chercher Marianne et la ramener.

Maître Jacques : Ah, non, Monsieur, vous n'allez pas nous faire courir un tel risque, à moi et surtout à cette jeune fille qui ne vous a rien fait. Vous souhaitez l'épouser ou l'envoyer à l'hôpital ?

Valère : Monsieur, j'emprunterai une voiture à un de mes amis, ne vous inquiétez pas.

Maître Jacques : Ah ? Je vois, je ne suis bon à rien. Mais Monsieur, ce type n'est qu'un flatteur ! Il veut tout contrôler et tout restreindre, il veut nous faire crever la bouche ouverte, de faim et de soif ! Tout ça dans un seul but : vous mettre dans sa poche. J'en ai assez d'entendre les ragots des voisins et tout ce qu'on dit de vous. J'ai de l'amitié pour vous, et je ne peux pas me taire quand je vois ses manœuvres.

Harpagon : Ah ? Maître Jacques, s'il vous plait, que dit-on de moi ?

Maître Jacques : Il faut d'abord que vous m'assuriez que vous ne vous mettez pas en colère.

Harpagon : Non, non, tu me connais.

Maître Jacques : Certes, alors je suis certain que vous mettez en colère.

Harpagon : Non. Non ! C'est important que je sache. Tu n'as rien à craindre, c'est juré.

Maître Jacques : Vrai ? Bon, ben, franchement, on se moque partout de vous, c'est à celui qui en racontera le plus à votre sujet, et tout le monde rit, de vous comme de nous tous. J'en connais un qui dit que vous imposez des périodes de jeûne à toute la maison jusqu'à ce qu'on ne puisse plus raisonner clairement. Et un autre qui raconte que vous êtes allé la nuit siphonner l'essence de la voiture, pour la revendre le lendemain, et que je vous aurais battu sans savoir que c'était vous quand je vous ai surpris, et que vous n'avez jamais rien dit des bosses et des plaies que vous y avez gagné. Et encore un, qui travaille dans la police, et qui claironne sur tous les toits que vous avez porté plainte contre le chat du voisin qui avait osé ronger un os de gigot à moitié pourri, avec lequel je devais faire une soupe. Et qu'au moment des étrennes, vous nous espionnez tous pour nous faire des reproches et ne rien nous donner, et qu'on vous a vu en train de sonder mes poches, pour voir s'il n'y avait pas quelque pièce que vous pourriez amasser avec les autres. On ne parle jamais de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de gueux et de fesse-mathieu.

Harpagon *il lui saute à la gorge* : Coquin, menteur, salopard, chien pourri !

Maître Jacques : Hé bien voilà ! J'avais raison, je vous avais bien dit que ça vous fâcherait. Et qui c'est qui paye ? C'est moi, bien entendu.

### **Scène 11**

Marianne : Frosine, je suis franche avec toi, j'ai peur de cette rencontre.

Frosine : Mais, pourquoi ?

Marianne : Tu me le demandes ? J'ai l'impression d'être l'agneau qu'on mène au sacrifice !

Frosine : Oui, j'ai bien vu que vous préféreriez comme supplice le jeune homme dont vous m'avez parlé.

Marianne : C'est vrai. Je pense à lui bien souvent.

Frosine : Mais savez-vous qui c'est ?

Marianne : Non, mais je sais qu'il sait se faire aimer, que c'est pour moi le principal, et que si j'avais le choix, je n'hésiterais pas un instant, et je le prendrai, plutôt que...

Frosine : Je vous crois, je vous crois. Ces jeunes gens sont agréables, mais, pour la plupart ils sont aussi gueux que des rats. Un vieux mari avec beaucoup d'argent, c'est quand même autre chose. Bon d'accord, du côté du contact et des sensations, c'est un peu différent, il y a quelques dégoûts à surmonter au début, mais ce n'est pas fait pour durer. Une fois qu'il sera mort, vous ferez tout ce que vous voudrez.

Marianne : Qu'est-ce que tu dis ? Alors, d'après toi, pour être heureuse, il faudrait que je souhaite la mort de quelqu'un. Ah, Frosine, la mort n'est pas à notre service, et je ne suis pas une meurtrière !

Frosine : Vous vous moquez de moi ! Vous savez bien que vous serez bientôt veuve, ce doit être... un article du contrat. Chut, le voilà en personne.

Marianne : Ah, Frosine, quelle figure !

### **Scène 12**

Harpagon : Ne vous offensez pas, belle enfant, si vous me voyez avec des lunettes. Je sais que vos charmes sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'y a pas besoin de lunettes pour les admirer. Mais c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et vous êtes de tous les astres le plus brillant et le plus aimable. A Frosine Frosine, pourquoi ne répond-elle pas ?

Frosine : Voyons, Monsieur, c'est la surprise et la timidité. Vous arrivez comme ça, vous l'impressionnez, vous pourriez être son père.

Harpagon : Oui, tu as raison. Mais, voilà ma fille qui vient vous saluer, ma belle.

Marianne : Bonjour, excusez-moi, je suis en retard.

Elise : Vous en faites pas, je comprends que ça soit un peu difficile pour vous.

Harpagon : Voyez-vous, Marianne, c'est ma fille, mais c'est de la mauvaise herbe. *A Frosine* Frosine, pourquoi ne dit-elle rien ?

Frosine : C'est qu'elle vous admire. Enfin !

Harpagon : Ah ? J'en suis fort aise. Savez-vous que... Heu ! Vous êtes... une bien adorable mignonne, et que j'aurais plaisir à... vous déguster, et ensuite à vous croquer ! Hé ! Hé ! Hé !

Marianne : Quelle bête !

Harpagon : Je vous le dis entre nous, attendez de mieux me connaître, et vous en verrez... de bonnes ! Ah ! Ah ! Ah !

Marianne : Ah ! Vieux salaud !

Harpagon : Ah ! Maintenant voilà mon fils, qui vient faire connaissance. Lui aussi c'est un beau garnement.

Marianne : Frosine, c'est celui dont je t'ai parlé !

Frosine : Non ? Quelle histoire !

Harpagon : Je vois que vous vous étonnez de les voir si grands, ces enfants. Mais, ne vous inquiétez pas, nous en serons bientôt débarrassés.

Cléante : Mademoiselle, quand j'ai appris ce que souhaitait mon père avec vous, je peux vous assurer que j'ai été surpris, au-maximum.

Marianne : Je vous crois. Je peux dire la même chose de mon côté. Je n'étais pas préparée à cette aventure.

Cléante : Mademoiselle, il faut dire les choses comme elles sont, le choix qu'il a fait est le meilleur du monde, je suis vraiment heureux de vous voir. Pourtant, ne croyez pas que je souhaite que vous soyez ma belle-mère, non, je ne peux pas dire ça, c'est trop difficile pour moi, je ne le souhaite pas. C'est peut-être parler brutalement, mais au moins je suis franc, si vous avez bon cœur, vous me pardonnerez. Ce mariage me choque dans tous mes intérêts. Avec la permission de mon père, je vous dis que si ça ne dépendait que de moi, il ne se ferait pas, mais...

Harpagon : Holà ! Holà ! Tranquille, s'il te plaît ! Quel besoin as-tu de faire une telle confession ? Tu vois bien que ça ne la concerne pas.

Marianne : Non, non, Monsieur, je vais lui répondre. Mon cher ami, vous ne souhaitez pas que je devienne votre belle-mère ? Vous pouvez être rassuré, moi aussi, je répugne à le devenir. Je suis très fâchée de vous l'imposer. Je ne consentirai à ce mariage que si une force absolue me l'impose. C'est clair, je crois.

Harpagon : Bravo ! Bien répondu ! Enfin, ne vous en faites pas, c'est un jeune sot qui ne connaît pas toutes les conséquences de ce qu'il dit.

Marianne : Il ne m'a pas injuriée. Je préfère connaître ses vrais sentiments.

Harpagon : Vous êtes bien bonne, mais avec cet étourdi les sentiments peuvent changer très vite.

Cléante : Non, pas question. Je les garderai tous, ces sentiments !

Harpagon : Et, comme d'habitude il s'entête. Mais, bon sang, vas-tu parler d'autre chose ?

Cléante : Oh oui ! Mademoiselle, permettez donc que je parle à la place de mon père. Je vous avoue qu'il n'a jamais vu une personne aussi charmante que vous. Il ne peut pas imaginer quel bonheur ce sera de vous plaire, et il préférera bientôt le titre d'époux à tous les honneurs de la terre, et à toutes les fortunes. C'est désormais sa seule ambition, il n'y a rien qu'il ne fera pour votre bonheur et les obstacles les plus puissants...

Harpagon : Doucement, mon fils, s'il te plaît, tu vas l'effrayer.

Cléante : Papa, tu vois bien que je parle pour toi.

Harpagon : Evidemment, mais j'ai une langue, que je sache, je peux m'expliquer.

Elise : Papa, tu auras tout le temps, tu sais bien que nous devons sortir avec Marianne, la voiture est prête.

Harpagon : Ah, oui, je n'y pensais plus. Désolé, Marianne, je n'ai pas non plus pensé à vous offrir quelques douceurs avant de partir.

Cléante : Moi j'y ai pensé pour vous, j'ai fait apporter à côté des fruits, des sorbets, des petits gâteaux, pour ma future belle-mère.

Harpagon : Ah ? Encore des frais, qu'est-ce qui lui prend ?

Marianne : Mais, ce n'était pas nécessaire.

Cléante : Oh, Marianne, c'est rien à côté de ce que mon père veut vous offrir, en gage de bonheur.

Harpagon : Comment ?

Cléante : Voyez-vous, il n'ose pas. Il nous en parlait juste avant votre arrivée. Regardez ce qu'il a à son doigt, c'est pour vous. C'est un très beau diamant, qu'il vous réserve depuis qu'il vous a vue pour la première fois. Il n'ose pas, je le connais. *Il a pris le diamant de la main de son père et le lui donne.* Papa, c'est bien vrai qu'il faut qu'elle le garde par amour pour toi ?

Harpagon : Hmmmm !

Marianne : Je ne peux pas accepter.

Cléante : Ne lui faites pas de peine, il est trop ému. Regardez, il fait signe que vous le preniez.

Marianne : Non vraiment...

Harpagon : Allez-vous cesser de...

Cléante : Voyez, il se désespère, vous ne pouvez pas refuser !

Harpagon : Ah ! Je souffre ! Je souffre !

Cléante : Il souffre. Mais papa, je ne peux pas l'obliger à le prendre !

Harpagon : Pendard ! Tu veux ma mort !

Cléante : Mademoiselle, il se met en colère contre moi, acceptez, je vous en prie.

Frosine : Ah ! Mon Dieu, que de manières ! Voyons, puisque Monsieur Harpagon le souhaite si fort, hé bien gardez la bague !

Marianne : Alors, oui, je la garde, pour le moment, et pour vous faire plaisir.

### **Scène 13**

Maître Jacques *entre* : Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

Harpagon : Ah non ! Qu'il attende, nous devons régler autre chose ici !

Maître Jacques : C'est qu'il dit qu'il doit vous remettre de l'argent.

Harpagon : De l'argent ? J'arrive tout de suite.

*Il sort.*

### **Scène 14**

Maître Jacques : *A Marianne et Elise* : Venez, j'ai la voiture.

Elise : Non, attend ! *à Marianne* : Ecoute-moi, je suis au courant pour mon frère et toi. Je sais ce que c'est, tu peux compter sur moi.

Frosine : Moi, je dis que vous avez vraiment pas de chance les uns comme les autres. Mais enfin, vous auriez pu me prévenir ! Si j'avais su, j'aurais pas amené les choses au point où on en est.

Cléante : Ça c'est facile à dire. Mais la question c'est : qu'est-ce qu'on va faire maintenant.

Marianne : Je ne sais pas, si tu as une idée, ça m'arrangerait. *A Cléante* Tu es là, bien sûr, mais il y a aussi ma mère. Elle compte sur ce mariage pour survivre, tout simplement. Tu comprends ça ?

Cléante : Oui, et alors ?

Marianne : Alors qu'est-ce que tu proposes ?

Cléante : Frosine, tu dois nous aider !

Frosine : Bon, d'accord. Moi, quand je vois des jeunes gens qui s'aiment, j'peux pas les laisser tomber. J'suis comme ça, c'est ma nature.

Cléante : Alors réfléchis !

Frosine : Comment réfléchis ?

Elise : Oui, trouve une solution.

Marianne : Pour qu'on s'en sorte.

Frosine : Ah, ben vous êtes drôles, tous ! *A Marianne* : Pour votre mère, elle est pas idiote, elle peut voir que vous aimez pas le père, mais que vous aimez le fils. Elle comprendra, et somme toute, elle peut ne pas y perdre non plus.

*A Cléante* : Mais le problème, c'est votre père.

Elise : Evidemment !

Frosine : Il acceptera jamais de lâcher le morceau, *A Cléante* : et ça peut devenir mauvais pour vous. Ce qu'il faudrait, c'est l'amener à refuser Marianne de lui-même. *A Marianne* Faudrait le dégoûter de vous.

Marianne : Hé oui, c'est ça !

Frosine : Mais comment ? Attendez ! J'ai une idée, vous lui plaisez probablement, mais ce qu'il aime encore plus, c'est... C'est quoi ...

Elise, Cléante et Marianne : C'est l'argent !

Frosine : Bravo ! Il faut que je trouve une femme pas trop vieille, qui serait folle amoureuse de lui, et très très riche : des terres, des immeubles, beaucoup de liquidités. Elle pourrait être tellement piquée qu'elle lui donnerait tous ses biens par le mariage. Là, je suis certaine qu'il dressera l'oreille, et *A Marianne* il vous priera gentiment d'aller vous faire voir ailleurs.

Cléante : Ouaah ! C'est énorme ! Et toi, Marianne, prépare ta mère, dis lui qu'on s'aime, et qu'on va l'aider même si tu ne te maries pas avec papa, puisque je suis son fils.

**Scène 15**

Harpagon : Qu'est-ce que tu fais, toi, à lécher la main de ta future belle-mère. Et vous vous laissez faire ?

Maître Jacques : Monsieur, nous avons trouvé une voiture. Faut qu'elles y aillent !

Cléante : Puisque tu restes là, papa, je les accompagne.

Harpagon : Ah non ! J'ai besoin de toi. Et vous autres, filez !

**Scène 16**

Harpagon : Vois-tu, il me faut ton avis sur ta future belle-mère.

Cléante : Mon avis ?

Harpagon : Oui, son aspect, sa beauté, son esprit, qu'est-ce que tu en penses ?

Cléante : Heu !

Harpagon : Quoi : heu ?

Cléante : Franchement ? Bof. Beauté : correcte sans plus. Aspect général : assez nigaude, elle ne sait pas quoi faire de ses mains, elle me regarde avec un air bovin.

Harpagon : Ah ? Alors là, excuse-moi, mais je ne comprends plus. Tout à l'heure, tu ne tarissais pas de compliments.

Cléante : C'était en ton nom, pour te plaire.

Harpagon : Si bien que... tu n'as pas d'inclination pour elle ?

Cléante : Pas du tout.

Harpagon : Ah, c'est très embêtant. Parce que, tu vois, j'ai un peu réfléchi, j'ai bien peur que, vu mon âge, on se moque de moi. Et ça peut gêner pour les affaires. Alors comme je me suis engagé, au moins en paroles, je me suis dit que... je te l'aurais donnée. Mais si tu ne la supporte pas, c'est pas possible...

Cléante : Donnée ? A moi ?

Harpagon : Oui.

Cléante : En mariage ?

Harpagon : Oui.

Cléante : Ah ? Elle n'est pas trop à mon goût, d'accord, mais, pour te faire plaisir, pourquoi pas ?

Harpagon : Ah, non ! Je sais que toi et ta sœur, vous me prenez pour un vieux... Mais je le suis moins que vous ne le pensez, alors je ne veux pas te forcer.

Cléante : Je peux faire un effort.

Harpagon : A d'autres ! Un mariage sans le moindre sentiment ! Non, non, non !

Cléante : L'amour viendra peut-être après.

Harpagon : Ah non ! Si tu avais eu un peu d'envie, d'inclinaison pour elle, je comprendrais. Mais là, après ce que tu m'as dit, il n'y a qu'une solution, faut que je l'épouse moi-même.

Cléante : Papa, puisqu'on en est là, faut que j'te dise : la vérité, c'est que je l'aime, et qu'on souhaitait se marier, mais quand tu nous as dit que tu la voulais pour toi ...

Harpagon : Ah ouais ? Vous vous êtes vus... souvent ?

Cléante : Bien sûr.

Harpagon : Et... ça s'est bien passé ?

Cléante : Très bien. Mais elle ne savait pas que j'étais ton fils.

Harpagon : Ouais. Et la mère ?

Cléante : Elle est au courant.

Harpagon : Et la fille t'aime ?

Cléante : Ben, oui, je crois.

Harpagon : Bon, bon, c'est ce que je voulais savoir. Hé bien, sais-tu ce qu'il faut faire ? Non ? Je vais te le dire : premièrement tu arrêtes tout de suite cette histoire, parce que Marianne, elle est bien pour moi, et pas pour toi.

Deuxièmement : j'ai prévu de te marier à quelqu'un d'autre, qui fera mieux nos affaires. Compris ?

Cléante : Ouais. Je vois que tu t'es moqué de moi. Je vais être franc : tu peux toujours courir pour que j'arrête cette histoire, comme tu dis, et j'irai jusqu'au bout contre toi. Si t'étais pas mon père, t'aurais pris ma main en travers de la figure, vieux nase !

Harpagon : Vieux quoi ? Prends garde à toi, justement, je suis encore ton père ! Tu me dois le respect !

Cléante : Le respect ? L'amour ne connaît personne, les enfants n'ont pas besoin de demander l'autorisation pour aimer. Tu peux toujours me menacer !

Harpagon : Pine d'ours ! Tu renonceras à Marianne !

Cléante : Jamais !



Harpagon : Ah ouais ? Je t'abandonne !

Cléante : Tant mieux !

Harpagon : Tu n'es plus mon fils ! Je te déshérite !

Cléante : Si tu veux, je m'en fiche !

Harpagon : Je te maudis ! Attends que je prenne mon bâton, et tu vas comprendre !

Cléante : Tu n'es qu'un vieux pervers ! Je te pisse au cul !

### **Scène 17**

La Flèche à Harpagon : Monsieur, monsieur, il y a un trou dans le jardin ! Maître Jacques me dit que c'est un malheur, et qu'il faut vous prévenir ?

Harpagon : Un trou ? Dans le jardin ? Me prévenir ? Malheur ? Oui, j'arrive, j'arrive !

*Il sort*

Cléante : Qu'est-ce qui se passe ?

La Flèche : Il se passe que j'ai trouvé dans ce trou un coffre en fer contenant beaucoup d'argent. Et que je crois que c'est de l'argent caché par votre père. Hé, hé, hé !

Cléante : Tu le voles ?

La Flèche : Mais non ! Je l'ai simplement emprunté, et sans intérêt. Holà ! J'entends des cris, ne restons pas là !

### **Scène 18**

Harpagon : Au voleur ! Au voleur ! A l'assassin ! Au meurtrier ! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent ! Qui ça peut être ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Où courir ? Où ne pas courir ? Il est là ! Il est ici ! Qui est-ce ? Arrête !

*Il se prend lui-même le bras.*

Rends-moi mon argent, coquin ! Ah ! C'est moi, je ne sais plus où j'en suis, ni ce que je fais. Hélas ! Mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! J'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie. Tout est fini pour moi, je n'ai plus rien à faire dans ce monde ! Je ne peux pas vivre sans toi, c'en est fait, je me meurs, je suis mort, je suis enterré ! N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter en me rendant mon cher argent, ou en m'indiquant le voleur ? Personne ? Ah, le coup a été bien préparé ! On m'a espionné, on a choisi le moment où je m'affrontais à mon traître de fils. Je vais chercher la police, et qu'on torture toute la maison pour les faire parler : Maître Jacques, La Flèche, Frosine, ma fille, mon fils, et qu'on me torture moi-même, jusqu'au bout. Je soupçonne tout le monde, sans exception ! J'entends un bruit par là, c'est mon voleur ! On parle d'argent dérobé, c'est une bande ! Il est caché parmi vous, j'en suis certain ! Ça vous fait rire ? C'est que vous êtes complices. La police, les gendarmes, l'armée, les juges, des potences, des bourreaux ! Je tuerai tout le monde s'il le faut, pour retrouver mon argent, ou bien je me pendrai moi-même.

### **Scène 19**

Mme la commissaire : Je peux vous dire que ce n'est pas la première fois que je m'occupe d'une affaire comme la vôtre. Laissez-moi faire et tout ira bien.

Harpagon : Mme la commissaire, s'il vous plaît, ne plaisantez pas, ce n'est pas une affaire ordinaire, puisque c'est moi qui suis volé. J'exige la meilleure justice !

Mme la commissaire : Mais oui. Combien y avait-il dans la cassette enterrée dans le jardin ?

Harpagon : 100000 euros.

Mme la commissaire : 100000 euros ?

Harpagon : Oui.

Mme la commissaire : Le vol est considérable.

Harpagon : Il n'y a pas de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ! S'il n'est pas puni, les choses les plus sacrées sont menacées ! La civilisation occidentale est en danger !

Mme la commissaire : Et qui soupçonnez-vous ?

Harpagon : Tout le monde. Et je veux que vous arrêtiez tout le quartier !

Mme la commissaire : Ecoutez-moi. Il faut savoir enquêter dans la douceur et la souplesse, si vous voulez récupérer votre bien.

### **Scène 20**

Maître Jacques : Egorgez-le, grillez-lui les pieds, mettez lui le nez dans l'eau bouillante et pendez-le au plafond !

Harpagon : Tu as trouvé mon voleur ?

Maître Jacques : Mais non ! Je parle d'un cochon de lait que je dois préparer pour ce soir.

Harpagon : Je me fiche de ce soir !

Mme la commissaire : Calmez-vous, pas de scandale. Tout dans la douceur.

Maître Jacques : Cette dame mange avec vous ce soir ?

Mme la commissaire : *A Maître Jacques* Il ne faut rien cacher à Monsieur Harpagon.

Maître Jacques : Pas de souci, nous vous prendrons en plus.

Harpagon : Mais je m'en contrefiche ! Vas-tu te taire ! Tête de pantoufle !

Maître Jacques : Je ferai ce que je peux, mais Monsieur Valère m'a limité les crédits !

Harpagon : Quel boulet ! Où est passé mon argent !

Maître Jacques : On vous a pris de l'argent ?

Harpagon : Oui, salopard, et tu as intérêt à le rendre !

Mme la commissaire : Voyons, de la modération. Regardez la tête de Monsieur, il est honnête, ça ne fait pas de doute. Il vous dira tout ce qu'il sait sans aller en prison. *A Maître Jacques* Mon ami, si avez une information, il ne vous sera fait aucun mal, et nous vous donnerons une récompense. Alors ?

Maître Jacques : *Pour lui-même* C'est le moment de me venger. *Aux autres* Si vous voulez que je vous dise ce que je pense, c'est Monsieur Valère.

Harpagon : Valère ? Lui qui est si fidèle ?

Maître Jacques : Hé oui, il vous a bel et bien volé !

Harpagon : Et quelle preuve en as-tu ?

Maître Jacques : Quelle preuve ?

Harpagon : Oui, tu es sourd aujourd'hui ?

Maître Jacques : La preuve que c'est ce que je crois.

Mme la commissaire : Vous avez certainement des indices ? L'avez-vous vu rôder ?

Maître Jacques : Bien sûr. *A Harpagon* Où était votre argent ?

Harpagon : Dans le jardin.

Maître Jacques : C'est là que je l'ai vu ! Et dans quoi était-il ?

Harpagon : Dans une cassette en fer.

Maître Jacques : C'est bien ça, une petite cassette.

Harpagon : Grande comment ?

Maître Jacques : Comme ça.

Harpagon : Ce n'est pas la mienne. La mienne était comme ça ! De quelle couleur ?

Maître Jacques : Oui, c'est ça.

Harpagon : De quelle couleur ?

Mme la commissaire : N'ayez pas peur. Vous nous êtes très utile.

Maître Jacques : De quelle couleur ?

Harpagon : Oui, de quelle couleur ?

Maître Jacques : Elle n'était pas rouge ?

Harpagon : Rouge ? Imbécile, elle était grise.

Maître Jacques : Mais oui, rouge gris, il fait gris sous les arbres, dans le jardin, c'est ce que je voulais dire.

Harpagon : C'est la mienne ! C'est la mienne ! Je la reconnais ! Ah, quel malheur de ne pouvoir se fier à personne ! J'ai presque peur de me voler moi-même !

## **Scène 21**

Harpagon : *A la commissaire* C'est lui ! *A Valère* Approche, traître, viens confesser ton crime !

Valère : Comment ?

Harpagon : Voyez comme il prend ça ! Tranquille, paisible. Sale hypocrite !

Valère : Mais de quel crime parlez-vous ?

Harpagon : De quel crime ? Comme si tu ne le savais pas ! Ce n'est plus la peine de mentir, je suis au courant de tout. Et tu as abusé de ma bonté jusqu'au bout ! Tu t'es introduit chez moi pour me jouer ce tour de cochon. Ha, tu as dû bien te moquer de moi derrière mon dos !

Valère : Puisque vous avez découvert mon secret, je préfère tout avouer. Je voulais vous en parler dès que les conditions auraient été favorables. Mais comme on en est là, écoutez-moi, je vais vous expliquer.

Harpagon : M'expliquer ? Infâme voleur !

Valère : Monsieur, n'en rajoutez pas, je vous ai manqué de respect, mais c'est pardonnable.

Harpagon : Pardonnable ? Un assassinat de cette sorte ?

Valère : Ne vous mettez pas en colère, quand vous aurez compris, tout ira mieux. Le mal n'est pas si grand.

Harpagon : Par si grand ? Quoi ! Mon sang, mes entrailles ! Vampire !

Valère : Votre sang n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je ne lui ferai pas de tort, je peux tout réparer.

Harpagon : J'espère bien, et que tu me rendes ce que tu m'as pris.

Valère : Mais oui, bien sûr.

Harpagon : Et d'où t'est venue cette idée ?

Valère : C'est facile à comprendre.

Harpagon : Je te le demande !

Valère : C'est l'amour.

Harpagon : L'amour ?

Valère : Mais oui.

Harpagon : Bel amour, ma foi, l'amour de mon argent !

Valère : Mais non, je ne veux pas plus que ce que j'ai déjà, je ne veux pas de votre argent.

Harpagon : Par tous les diables ! L'insolent ! Je ne te laisserai pas ce que tu as, c'est à moi, c'est du vol !

Valère : Vous appelez ça un vol ?

Harpagon : C'est un trésor ! Inestimable !

Valère : C'est le plus grand des trésors, c'est vrai, mais je vous le demande à genoux ; laissez-le moi, il faut que vous acceptiez !

Harpagon : Rien à faire !

Valère : Nous nous sommes promis l'un à l'autre ! Nous avons fait le serment de ne point nous abandonner.

Harpagon : C'est presque drôle.

Valère : Seule la mort pourra nous séparer.

Harpagon : C'est ce que nous verrons !

Valère : Je ne l'ai pas fait par intérêt, c'est mon cœur qui a parlé, malgré moi.

Harpagon : Je te crois pas ! Tu vas bientôt me dire qu'il faut que je te plaigne, par charité chrétienne. Et puis quoi encore ?

Valère : Vous avez raison, accusez-moi, c'est de ma faute ! Et votre fille n'est pour rien dans tout ça.

Harpagon : Je m'en doute, il ne manquerait plus que ça. Maintenant, s'il te plaît, dis-moi où tu l'as mise.

Valère : Elle est toujours dans la maison.

Harpagon : Elle est toujours là ?

Valère : Oui.

Harpagon : J'espère que tu n'y as pas touché ?

Valère : Moi, y toucher ? Je ne peux pas encore. Je suis trop amoureux.

Harpagon : Amoureux de ma cassette ?

Valère : Elle est trop sage et trop honnête pour ça !

Harpagon : Ma cassette trop honnête ?

Valère : Je ne vois que ses yeux, ses mains, sa taille, sa poitrine, ses hanches.

Harpagon : Il est plus fou que moi, il croit que c'est sa maîtresse !

Valère : Frosine le sait bien.

Harpagon : Comment ? Frosine est complice ?

Valère : Oui, elle a été témoin. Elle a compris que j'étais aussi honnête que votre fille quand elle nous a vus échanger notre serment.

Harpagon : Mais qu'est-ce que ma fille vient faire là dedans ?

Valère : J'ai eu du mal, mais elle l'a fait.

Harpagon : Elle a fait quoi ?

Valère : Elle m'a signé une promesse de mariage.

Harpagon : Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

Valère : Et j'en ai signé une.

Harpagon : Non ?

Valère : Si !

Harpagon : Non ?

Valère : Si !

Harpagon : Je n'en reviens pas !

Valère : Moi non plus !

**Scène 22**

Harpagon : Fille scélérate ! Tu es indigne d'un père comme moi ! C'est comme ça que je t'ai élevée ? Tu te laisses prendre aux charmes d'un voleur. Mais vous serez trompés l'un et l'autre : il finira ses jours en prison !

Valère : On verra ça. Quel imbécile ! En prison pour être amoureux de sa fille !

Elise : Papa ! Je t'en prie, tu perds la tête. Calme-toi et tu verras que nous n'avons rien fait de mal. Si je l'aime, pourquoi t'y opposer ? C'est lui qui m'a sauvée, le jour où j'ai cru me noyer, c'est à lui que je dois la vie.

Harpagon : Cela n'est rien. Il aurait mieux valu qu'il te laisse noyer plutôt que de faire ce qu'il a fait ! Je ne veux rien entendre !

Elise : Papa !

**Scène 23**

Archibald : Ça ne va pas, Monsieur Harpagon ? Qu'est-ce qui se passe ?

Harpagon : Ah, Monsieur Archibald, vous me voyez au plus bas. On m'assassine dans mon argent, on me tue dans mon honneur de père. Ce détrit humain s'est introduit chez moi comme secrétaire pour me voler mon bien et me pervertir ma fille !

Valère : Mais personne ne vous parle pas de votre argent !

Harpagon : Ils se sont fait l'un à l'autre une promesse de mariage ! Cet affront qui vous concerne, puisque c'est vous qui devez épouser Elise.

Archibald : Ah ? Monsieur Harpagon, je ne l'épouserai certes pas par la force, n'y comptez pas, ce n'est pas dans mes idées. Pour votre argent, si je peux vous aider, ce sera volontiers.

Harpagon : Ce Monsieur, qui est un honnête Mme la commissaire, il va me l'arrêter et me le questionner sévèrement, autant qu'il le faudra, pour qu'il me dise où il a caché ma cassette. N'hésitez pas, Mme la commissaire !

Valère : Personne ne pourra m'arrêter parce que j'aime votre fille ! Vous me prenez pour qui ?

Harpagon : Pour qui ? Mais pour un imposteur, le monde en est plein de ces petits messieurs à la mode à la barbe sale de trois jours qui se croient dignes de s'introduire dans les familles honnêtes pour y commettre je ne sais quel forfait. Un de plus, un de moins, je m'en fiche !

Valère : Je n'ai jamais volé qui que ce soit, c'est pas aujourd'hui que je vais commencer ! Et je suis d'une famille solide, que tout le monde connaît !

Archibald : Hé bien, si c'est le cas, dites-nous votre nom, nous verrons bien.

Valère : Vous connaissiez Thomas d'Alburcy ?

Archibald : Moi ? Je le connaissais très bien.

Harpagon : Et moi, je me fiche de votre Thomas comme de votre Martin !

Archibald : Mais voyons, laissez-le parler !

Valère : C'était mon père.

Archibald : Lui ?

Valère : Oui.

Archibald : je vous prie de trouver une autre plaisanterie, celle-ci n'est pas drôle !

Valère : Ce n'est pas une plaisanterie. Je peux le prouver.

Archibald : Il se trouve, vous ne le saviez pas, que Thomas d'Alburcy est mort il y a 16 ans, lors d'un naufrage non loin de là, alors qu'il fuyait avec sa femme et ses enfants les persécutions qui existaient alors dans la ville.

Valère : C'est vrai. Son fils avait sept ans, c'était moi. Je n'ai pas péri en mer, car j'ai été recueilli par un bateau étranger. J'ai été élevé loin d'ici. Je n'ai appris qu'il y a un an que mon père était peut-être encore en vie, lui aussi. C'est pour ça que je suis revenu, je le cherche. J'ai trouvé Elise sur mon chemin, et son amour m'a transformé. J'ai décidé de trouver un emploi dans la maison de son père. Il est trop dur avec elle, nous allons nous marier.

Archibald : Avez-vous des preuves de ce que vous dites ?

Valère : Bien sûr. Ce briquet était à mon père, je jouais avec au moment du naufrage. Ce bracelet qui ne me quitte pas m'a été donné par ma mère.

Marianne : Fais voir ! Il ne ment pas. Tu es mon frère !

Valère : Ton frère ?

Marianne : Moi aussi j'ai été sauvée, avec maman. Elle a été très malade après le naufrage. Elle a perdu la mémoire durant des années. Elle a fait cent métiers pour m'élever comme elle a pu, nous sommes pauvres. Maintenant, ça revient dans sa tête, elle m'en parle. Mais ce sont des lambeaux de sa vie. Elle me raconte tout ce que tu as dit, sans se souvenir de ton nom, ni de celui de papa. Et elle pleure. Thomas d'Alburcy, c'est ça ?

Valère : C'est ça.

Archibald : Alors il n'y a pas de doute. Vous êtes mes enfants, que je croyais perdus à jamais. C'est un miracle.

Marianne : Vous êtes notre père ?

Archibald : C'est moi, c'est bien moi ! Vos corps n'avaient pas été retrouvés, alors je vous ai cherchés, toutes ces années. J'ai changé de nom, je me suis tué au travail, j'ai retrouvé ma fortune, mais l'espoir de vous revoir, lui, s'est enfui. C'est pour cela que j'ai voulu me remarier.

Harpagon : Valère est votre fils ?

Archibald : Oui.

Harpagon : Dans ce cas, bravo ! Vous allez me rembourser ce qu'il m'a volé !

Archibald : Il vous a volé ?

Harpagon : Lui-même.

Valère : Je n'ai rien volé. Je ne sais pas de quoi il parle.

Archibald : Vous avez un témoin ?

Harpagon : Maître Jacques.

Valère : C'est toi qui as dit ça ?

Maître Jacques : Parbleu ! Je n'ai rien dit. Vous m'entendez dire quelque chose ? Rien, rien du tout.

Harpagon : Mme la commissaire n'est pas sourde, que je sache ? Coupable ou pas, je veux mon argent !

#### **Scène 24**

Cléante : Arrête papa ! Ecoute-moi bien, on va faire un marché.

Harpagon : Un marché avec toi ?

Cléante : Oui : Si tu me laisses épouser Marianne, je te rends ton argent. Je viens de voir sa mère, elle est d'accord.

Harpagon : Où est mon argent ?

Cléante : Ne t'inquiète pas, il est en lieu sûr. J'épouse Marianne et tu as ta cassette. Qu'en dis-tu ?

Harpagon : Tu as vidé ma cassette ?

Cléante : Oh, non !

Marianne : Cléante, Valère est mon frère que je croyais perdu, et Monsieur Archibald est notre père.

Archibald : Mes enfants, c'est un beau jour, un jour fait pour le bonheur. Et vous, Monsieur Harpagon, ne restez pas au bord de la route, acceptez ces deux mariages, vous ne ferez que des heureux.

Harpagon : Ah ? Vous savez, je me sentirais mieux si je pouvais voir ma cassette.

Cléante : Tu la verras pleine et entière.

Harpagon : Ce qu'il y a, c'est que n'ai point assez de ressource pour en donner pour le mariage à mes enfants.

Archibald : J'en ai pour deux, ne vous faites pas de souci.

Harpagon : Vous vous chargeriez de tous les frais.

Archibald : oui, je m'en chargerai. Ça vous va ?

Harpagon : Mais c'est qu'il me faut... un costume neuf.

Archibald : Vous l'aurez. Venez, j'ai hâte de retrouver ma femme.

Mme la commissaire : Holà, holà, et mes frais à moi, qui va les régler ?

Harpagon : *Montrant Maître Jacques* Je vous donne en paiement ce menteur patenté, offrez-lui quelques jours de repos, en prison, aux frais de l'état !

Maître Jacques : Elle est bonne, celle-là, quand je dis la vérité, je reçois des coups de bâton, et quand je mens, on me met en prison. Les ennuis, c'est toujours pour ma pomme.

Archibald : Monsieur Harpagon, pardonnez-lui, vous ne vous en porterez que mieux.

Harpagon : D'accord, si vous payez Mme la commissaire.

Archibald : Vous êtes terrible, je paye.

Harpagon : Et pour mon bonheur, savez-vous ce qu'il manque ? Une seule chose, les larmes m'en viennent aux yeux, regardez, j'en bave. Ma cassette adorée, ma cassette adorée, ma cassette adorée !